

# LE JOURNAL DES ENFANTS





## EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

### MODES

Peu de changements dans les toilettes d'enfants et de fillettes ; pour celles-ci, le plus gracieux costume consiste en une jupe garnie de plissés, une tunique longue, plissée en travers et chiffonnée derrière, s'arrêtant au-dessus du bord et garnie devant de nœuds en velours.

Pour petites filles de deux à cinq ans, il y a la robe anglaise entourée très-bas d'une écharpe ou d'une large ceinture nouée derrière ; — la robe fourreau, plate, terminée par deux petits volants froncés ; le fourreau entièrement plissé, terminé par deux volants de dentelle plissés en même temps que la robe ; — la robe à gilet Louis XV avec ceinture au bas.

Les écharpes en laine souple, en foulard, en faille ; les gilets assortis, les plastrons, les draperies laveuses ; les biais en pékin mille raies, les larges biais lisérés sur chaque bord, sont les ornements complétant la série consacrée aux costumes des petites filles.

### GRAVURE COLORIÉE

N° 1. — Garçon de huit à dix ans. Costume en drap, avec collet, parements et gilet en velours de nuance un peu plus foncée.

N° 2. — Fillette de neuf ans. — Costume en cachemire. — Pardessus d'automne, recroisé sur la poitrine et garni d'un collet en velours. (Voir la feuille des patrons.)

Nos 3 et 4. — Petit garçon de quatre ans. — Costume en sergé bleu-marine garni de lacets blancs ; blouse plissée devant et derrière et croisée en formant sur la poitrine un plastron qui rappelle le large pli creux du dos ; collet rond. — Pantalon court de même étoffe que le costume. — La blouse est resserrée par une ceinture étroite boutonnée derrière. — (Pour le patron de ce costume, voir la feuille des modèles.)

Nos 5 et 6. — Costume de fillette garni de velours pékiné. — Première jupe entourée de deux garnitures posées à plis crevés ; tunique plissée en travers et drapée derrière par quelques points ; nœuds sur le devant. Le corsage jaquette s'ouvre devant avec de grands revers, et dégage un gilet en pékiné ; les poches et revers des manches sont également en velours pékiné.

### GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1. — Pardessus de petit garçon. — Forme large avec dos traversé par une patte boutonnée derrière ; collet Directoire ; revers et poches.

N° 2. Costume de fillette. — Jupe plissée. Long paletot ouvert sur un grand gilet Louis XV, boutonné au milieu du devant et garni de poches.

Nos 3 et 5. — Costume de petite fille, exécuté en cachemire et en velours pékiné, sorte de long fourreau étroit et sans plis ; collet formant revers.

N° 4. — Bébé en pelisse courte.

### FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Nos 1, 2 et 3. — Pardessus de fillette représenté sur la deuxième figure de la gravure coloriée. — Le devant, recroisé, ajuste avec une pince sous le bras et le dos n'a qu'une seule couture dans le milieu ; la manche est garnie d'un revers droit.

Nos 4, 5, 6 et 7. — Modèle de blouse plissée pour le costume de petit garçon représenté sur les figures 3 et 4 de la gravure coloriée. — Il faut tailler la doublure sur notre patron, puis l'étoffe se plisse sur cette doublure et on découpe ensuite autour de la doublure.

N° 8. — Pantalon droit pour le costume de petit garçon. — Ce pantalon doit être étroit et dépasser suffisamment le bord de la blouse, sans cependant devenir trop long.

Nos 9 à 12. — Modèle de douillette, ou pelisse courte, pour bébé de un à deux ans. — Le devant, princesse, forme un paletot boutonné au milieu ; le dos est à corsage, avec une jupe plissée qui tient au devant et qui ressemble en quelque sorte à une pèlerine, à cause de sa forme arrondie. Il faut donc pour exécuter cette pelisse deux pièces semblables, lesquelles se réunissent derrière par une couture dans le milieu de la jupe ; puis cette jupe est plissée au bord du dos. La pèlerine est courte et se complète par un effilé ou une broderie anglaise. La broderie qui entoure cette pelisse est en soutache de soie ou de coton, suivant que le vêtement est en cachemire ou en piqué, puis se complète par des points lancés en cordonnet ou en fil. — Pour reporter ce dessin sur l'étoffe, il faut le calquer sur du papier mince et coudre la soutache en piquant à la fois l'étoffe et le papier, puis on déchire ensuite ce dernier. On peut aussi reporter le dessin sur le vêtement à l'aide du papier bleu dont se servent les brodeurs, mais il n'est pas toujours facile de s'en procurer.

Nos 13, 14 et 15. — Bandes en broderie anglaise, pouvant s'utiliser pour garnir la pèlerine de la pelisse courte ou autres vêtements d'enfants.

N° 16. — Coin de mouchoir brodé au plametis sur mousseline.

N° 17. — Bordure de mouchoir. Ce travail est fait en application de tulle et au point de feston avec du coton très-fin.

N° 18. — Série de noms pour ouvrages de fantaisie.

N° 19. — Alphabet fleuri pour mouchoirs.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons que ceux publiés dans le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.



# JOURNAL DES ENFANTS

## VOYAGES ET AVENTURES

DU CAPITAINE MAGNUS

AU

PAYS DES BÊTES

(Suite.)

Nous rentrâmes donc, et, après quelques préparatifs, chacun se mit à table. L'assiette de Jaco contenait un choix de diverses graines dont il était très-friand. Alors, après avoir bien picoré, bien concassé et bien émietté sa part du festin, Jaco commença ainsi sa légende que nous pouvons intituler :

« *Le Grand Trésorier du Royaume.* »

« Il y avait dans ce pays un roi qui possédait de nombreux greniers d'abondance et qui régnait sur une quantité innombrable d'habitants; mais, malgré ses richesses, il était plus malheureux que le plus pauvre de ses sujets, car il n'avait pas d'enfants.

« Enfin, un jour, un fils lui naquit ! Ce fils, — qui était beau comme le soleil et agréable comme la lune, — épanouit le cœur de l'heureux père ! Et c'est ce fils, aujourd'hui notre roi, qui est le héros de cette légende.

« Quand ce fils eut atteint une vingtaine d'années, — ce qui, chez nous, est encore le bas âge, — le roi son père le confia à un de ses conseillers, qui lui apprit à parler en roi, à marcher majestueusement, à observer toutes les étiquettes en usage à la cour, et surtout le maintien qu'il faut avoir à la table du roi.

« Le jeune prince avait grandi et était devenu un perroquet distingué, lorsque son père fut tué dans un combat. Il fut naturellement proclamé roi en remplace-

ment de son illustre père. C'est de là que date le titre de Grand, ajouté à celui de Kakatoès.

« Un matin, en se réveillant, il manifesta le désir de visiter ses États, désir bien naturel d'ailleurs. Il voulut voyager incognito, afin de mieux se rendre compte des besoins et de l'opinion de son peuple.

« Il partit donc dans cette intention, et aussi avec le désir de rencontrer un personnage assez intègre pour être revêtu de la charge de *Grand Trésorier du Royaume*, c'est-à-dire d'être le gardien fidèle des greniers d'abondance; car, dans ce pays, on ne connaissait pas l'argent; on n'en avait même pas besoin.

« Un jour, il entendit parler d'un riche *Ara*, gros perroquet au plumage éclatant, qui passait pour juste et très-honnête. Il voulut le voir, et son précepteur, qui connaissait de bien longue main ce personnage, y conduisit le roi et le présenta comme pauvre et ayant besoin d'un protecteur pour obtenir un emploi à la cour.

« L'*Ara* le reçut avec un sourire protecteur et lui tourna le dos, ne s'occupant plus de lui.

« Quelques jours après, Kakatoès ayant appris que ce seigneur se vantait de devenir bientôt le Grand Trésorier du Royaume, se rendit de nouveau chez lui; cette fois, non plus en suppliant, mais la tête haute, et son précepteur dit à l'ambitieux *Ara* : — Je vous présente encore une fois mon ami, qui, il y a quelques jours, sollicitait votre protection pour un emploi.

« Sa position est bien changée, car il a obtenu la faveur du Grand Kakatoès, qui l'a comblé de bienfaits, et aujourd'hui il n'en est pas de plus puissant que lui à la cour !



« A ces paroles, le personnage au plumage étincelant s'emprensa, en courbant la tête, de se présenter au roi, qu'il prenait pour un parvenu devant lequel il fallait courber son échine.

*Un bon courtisan s'incline,  
San s'incline, san s'incline.*

(On sait le reste.)

« C'est à moi à vous demander aujourd'hui votre protection, et je la sollicite pour la charge de Grand Trésorier du Royaume, dont tous mes amis me jugent digne.

« Cette place, tu ne l'occuperas jamais ! répondit Kakatoès. Apprends que je suis le roi ton maître !

« Le Grand Kakatoès sortit alors, suivi de son confident, laissant l'Ara dans la stupéfaction !

« Chemin faisant, il vit un pauvre oiseau qui, exténué de fatigue, lui adressait un regard suppliant.

« Le roi, qui n'était pas de bonne humeur, lui tourna le dos en murmurant d'un ton bourru : fainéant ! Puis, par mégarde, il laissa tomber sa petite couronne en corail, signe de la royauté.

« Le pauvre oiseau, en voyant ce bijou, se releva péniblement ; puis, ramassant l'objet, courut du mieux qu'il put après Kakatoès, en criant : arrêtez !... arrêtez !... vous venez de perdre ceci ! Et, ce disant, il lui remit la couronne.

« A cette vue, le roi regarda attentivement le pauvre souffreteux.

« Pourquoi ne l'as-tu pas gardée ? lui dit-il.

« Parce que cet objet n'est pas à moi, et que j'aurais commis une mauvaise action.

« Kakatoès, ému, aida le pauvre oiseau à marcher jusqu'au bord de la route, et là, se plaçant sur un tertre de gazon, il le questionna avec bonté ?

« Il lui demanda comment il se trouvait dans un tel état de dénûment, dans un pays où la vie était si facile.

« L'oiseau lui répondit qu'il habitait naguère une contrée lointaine, mais que des chasseurs, étant survenus dans leur paisible retraite, avaient tué et décimé une grande partie des siens ; qu'il n'avait dû son salut qu'à la fuite, et qu'il était arrivé enfin, dans le pays où il se trouvait et qui lui était inconnu, mais qu'il espérait bien se rendre utile dès qu'il serait remis de sa fatigue, et témoigner ainsi sa reconnaissance à celui qui lui viendrait en aide.

« Ah ! fit le Grand Kakatoès, tu désires te rendre utile ? Eh ! bien ? l'ami ! viens avec moi, je me charge de te donner de la besogne !

« Puis, aidé de son compagnon, il le conduisit chez un des principaux habitants, auquel il se fit reconnaître, et lui intima l'ordre d'avoir le plus grand soin de ce pauvre malheureux et de ne pas le laisser partir sous quelque prétexte que ce soit, se chargeant de venir le chercher lui-même dès qu'il serait en état de se rendre à son palais.

« Ainsi rassuré sur le sort de son protégé, le roi revint dans sa capitale.

« Chaque jour, le grand Kakatoès envoyait prendre des nouvelles du malade.

« Enfin, après quelques semaines d'attente, il apprit que son protégé était en état de supporter le voyage et qu'il avait déjà, maintes fois, manifesté le désir de témoigner sa reconnaissance à celui qui lui était venu en aide, et dont il ignorait la haute position.

« A cette nouvelle, le roi fit prévenir le charitable habitant, auquel il avait confié celui que le hasard avait placé sur sa route, qu'il irait en personne le chercher le surlendemain ; mais en lui recommandant toujours le plus grand secret.



« Enfin, le jour indiqué et avant le lever du soleil, un va-et-vient, un remueménage extraordinaire se fit entendre dans toute la ville ; car, malgré la plus grande discrétion, le secret du roi avait transpiré dans la population, et c'était à qui briguerait l'honneur de l'accompagner dans son voyage.

« Les premières lueurs du jour éclairèrent les courriers précédant les maîtres des cérémonies, et bientôt le cortège sortit du palais, ou plutôt du magnifique bosquet renfermant le perchoir du grand Kakatoès.

« Arrivé à sa destination, le cortège se rangea autour de l'habitation où le malade avait reçu l'hospitalité ; puis le roi fut reçu par le convalescent et son hôte ! »

Ici Jaco fit une petite pose, et reprit ainsi :

« L'oiseau, à la vue du cortège et des marques de respect qui étaient adressées à son libérateur, reconnut qu'il avait affaire au roi, et courut se prosterner devant lui.

« Relève-toi, lui dit alors avec bonté Kakatoès ; je t'ai promis de la besogne, je vais tenir ma promesse ! Puis, s'adressant aux dignitaires :

« J'ai vainement cherché, leur dit-il, parmi les plus haut placés de ma cour un sujet honnête et digne de remplir la charge de Grand Trésorier du royaume ! Mais je l'ai trouvé en ce pauvre abandonné, mourant de fatigue et de faim, et qui, ramassant sa couronne tombée à terre, me l'a rendue !... »

« Eh bien ! le pauvre abandonné qui a accompli ce grand acte, c'est celui que je vous présente, et j'ordonne de le respecter comme moi, plus que moi, si cela est possible, car en le respectant vous honorerez la vertu ! »

« Le cortège se reforma, la foule le suivit et on reprit le chemin de la capitale,

en chantant les louanges du Grand Kakatoès et de son vertueux trésorier. »

— Aujourd'hui, ce trésorier béni de toute la population, vous le connaissez ! fit Jaco, en s'adressant à moi.

— Comment ! mon petit Jaco, puis-je connaître ce vertueux personnage, moi qui ne suis qu'un nouveau venu.

— Oui, répondit notre perroquet, vous le connaissez, car il n'est autre que l'*Argus* que vous avez vu au banquet du roi et qui vous a reçu avec tant d'affabilité ; et, ajouta-t-il, d'après la légende que je viens de raconter, vous pouvez juger si le Grand Kakatoès et son honnête grand trésorier l'*Argus* étaient et sont restés dignes l'un de l'autre !.....

Le récit de Jaco étant terminé, nous le félicitâmes chaudement de son obligeance et du charme pittoresque qu'il avait mis à raconter son histoire.

Comme il se faisait tard, il s'empressa de reprendre le chemin de son coucher et nous en fîmes autant.

#### XIV

Un estomac d'Autruche. — L'Éléphant sacré. — Les petits Albinos. — Lions et Rhinocéros. — Le combat mortel.

Des semaines et des mois s'écoulèrent, pendant lesquels nous fîmes quelques excursions dans des contrées lointaines où je vis des *Echassiers*, grands oiseaux ainsi nommés à cause de leurs longues jambes ; des *Flamants*, des *Casoars* et des *Autruches*, tous aussi de l'ordre des échassiers. — L'*Autruche*, principalement, attira mon attention par sa grosseur, sa taille gigantesque et aussi sa voracité ; car si on dit en parlant de cet animal, dont la voracité est proverbiale : *avoir un estomac d'autruche* ! c'est parce qu'il digère tout avec une facilité extraordinaire !... Ainsi, le bois, le fer,



les os, les pièces de monnaie..... tout lui est bon.

Aussi, en voyant un de ces énormes oiseaux qui, tout en me saluant avec toute la gracieuseté dont il était capable, et en me souhaitant la bienvenue, s'approchait de moi avec une intention visible, je me rappelai à temps qu'au Jardin d'acclimatation, un de mes amis avait vu en un clin d'œil sa montre et sa chaîne passer de la poche de son gilet dans le gosier d'un de ces énormes gloutons ; et, dans la crainte d'un pareil tour de prestidigitation, je m'empressai de mettre la mienne en lieu de sûreté, ce qui parut tout particulièrement désagréable à mon autruche qui, toute vexée, nous quitta brusquement et très lestement car, malgré sa lourdeur apparente, l'autruche court admirablement et pourrait presque rivaliser avec le cheval. Aussi est-elle employée dans ce pays comme messagère, de compagnie avec la cigogne : l'une voyageant dans les airs ; l'autre, l'autruche, sur terre ; car, par sa taille gigantesque et l'exiguïté de ses ailes, elle est incapable de voler dans les airs.

Un matin, Guillaume m'apparut armé de pied en cap et vêtu d'une manière étrange ; — une peau de tigre jetée sur ses épaules, une chemise de forte toile et des bottes de chasse, tel était son costume.

Vous m'avez témoigné le désir de combattre les bêtes féroces qui nous environnent !..... Eh bien ! je suis prêt.

Quelques instants après j'étais, moi aussi, vêtu pour la circonstance. Puis, après nous être munis d'une certaine quantité de provisions, nous partîmes.

Après avoir marché toute la matinée nous nous trouvâmes en présence d'une troupe d'éléphants, plus beaux que ceux que j'avais vus à mon arrivée dans le pays. Parmi ces éléphants il s'en trouvait un tout blanc.

Nous nous prosternâmes devant lui, suivant l'usage consacré et, dans cette humble position, attendîmes en silence la décision du superbe pachyderme, ce qui ne fut pas long, car un petit âne japonais s'étant avancé vers nous, nous dit avec bienveillance :

— Relevez-vous, le grand chef est satisfait de vos hommages ! marchez sur ses terres en toute liberté, car vous n'y rencontrerez que des amis !

Nous nous empressâmes de nous relever, et, après avoir adressé des saluts respectueux à l'animal sacré, nous nous retirâmes à l'écart pour ne pas être indiscrets, car nous nous rappelions que ces géants de la création n'aiment pas à être dérangés dans leurs solitudes ; et, comme le petit âne japonais nous avait suivis, je lui demandai par curiosité s'il était sujet du roi Asinus, que j'avais eu l'occasion de voir ; mais il se contenta de me répondre avec un air de mépris : — Non, je suis mon maître, et, à mes yeux, Asinus, tout roi qu'il se dit être, n'est qu'un âne !

Je lui demandai par quelle circonstance il se trouvait parmi ces éléphants, et s'il y était heureux ? — Voici ce que me répondit notre petit interprète :

Un jour je fus attaqué par un de nos féroces voisins, et j'allais succomber lorsque deux de ces éléphants accoururent et me sauvèrent la vie en écrasant mon agresseur ; depuis cette époque, me sentant en sûreté parmi eux, je ne les ai plus quittés. Le grand chef m'a pris en grande amitié et je me trouve ainsi très heureux.

Je lui demandai encore s'il y avait beaucoup d'éléphants blancs dans la contrée, et il me répondit que le grand chef était le seul, et qu'on n'en avait même jamais vu dans le pays avant son arrivée.

— Mais, lui dis-je, il est donc étranger au pays ?



— Oui, il n'y a guère qu'une centaine d'années qu'il y a fait son apparition. — Il habitait autrefois le royaume de Siam, où il était en grande vénération ; où on l'honorait de présents magnifiques.

Mais, ajouta mon petit âne japonais, il paraît qu'un jour tout ce cérémonial l'a ennuyé ; il a pris la fuite, et est arrivé ici, je ne saurais vous dire comment... Tout ce que je constate, c'est qu'il s'y trouve beaucoup plus heureux.

Ce que le petit albinos venait de me raconter ne m'étonnait pas, car je savais que l'*éléphant blanc* a été, et est encore aujourd'hui, l'emblème du royaume de Siam, et que les Siamois, imbus de l'idée de la métempsychose, croient qu'un animal aussi beau et aussi majestueux ne peut être animé que par l'esprit d'un dieu ou d'un roi. — De là, tous les honneurs qu'on lui décerne.

Nous marchâmes avec précaution pendant quelques heures encore et nous arrivâmes au bord d'une petite rivière, qui bien qu'assez profonde, n'avait guère plus de trente pas de largeur.

J'interrogeai attentivement le paysage au moyen de ma lorgnette, et j'aperçus une masse noirâtre dont je ne pouvais définir la forme à travers des arbustes ; il me semblait même la voir remuer.

Cette masse noirâtre n'était autre qu'un rhinocéros, qui, dans l'eau jusqu'au poitrail, s'était avancé jusqu'au bord, afin de brouter plus à son aise.

Nous approchâmes sans bruit, et nous n'étions plus qu'à cent pas du pachyderme lorsque je le vis se disposer à sortir de l'eau ; et, à peine sa lourde tête, son énorme corpulence et ses jambes courtes et massives, surgissaient-elles hors de l'eau, qu'il fit entendre un mugissement de douleur qui me glaça d'épouvante...

Voici ce qui venait de se passer :

Deux magnifiques lions noirs, le couple, accroupis dans les roseaux où ils se tenaient en embuscade, venaient de s'élancer traitreusement sur le rhinocéros.

C'était la première fois que j'assistais à un tel spectacle ! Bientôt un coup de carabine retentit, et je vis la lionne rouler sur l'herbe !... C'était Guillaume qui, plus prompt que moi, avait logé une balle dans le cœur de l'animal.

Le lion, qui nous tournait le dos, ne nous avait heureusement pas aperçu. Il vit sa compagne rouler sur le sol, ce qui redoubla sa fureur. Alors le rhinocéros se voyant débarrassé de l'un de ses adversaires, recula vers la rivière et plongea au fond de l'eau, ce qui força le lion à lâcher prise et à sauter sur la berge. Là il flaira sa compagne, essaya de la retourner avec ses pattes ; puis, la voyant rester immobile, il fit entendre un long rugissement et revint silencieusement se replacer en embuscade, comme pour la venger.

Son attente ne fut pas de longue durée car le rhinocéros, forcé de remonter à la surface pour respirer, regagna la rive et sortit de l'eau ; mais il semblait se méfier et méditer, lui aussi, une revanche, et, quand le lion bondit sur lui, il le fit rouler à dix pas d'un coup de corne.

Nous nous avançâmes alors et le fimes taire en le clouant sur place de deux coups de carabine.

Quant au rhinocéros, il regagna la rivière où il disparut en plongeant au fond de l'eau, et il n'en fut plus question.

Nous examinâmes alors les deux lions noirs, c'étaient deux bêtes superbes. — Le lion noir, originaire des déserts du Sahara, est plus petit de taille et plus charnu que les lions gris et que les lions roux, mais sa fourrure est beaucoup plus estimée. Sa chasse est des plus dangereuses, car il est plus féroce qu'aucun autre



et ne se plaît qu'au carnage. C'était donc deux terribles adversaires de moins.

Aussi Guillaume voulut-il remettre au lendemain la continuation de notre excursion, d'autant plus que le jour commençait à baisser. Nous cherchâmes donc un endroit propice pour passer la nuit.

Le lendemain, dès l'aube, nous nous remettions en route.

Pendant quelques heures nous marchâmes, toujours l'œil au guet, dans un pays sillonné de marécages, de collines escarpées aboutissant à des ravins ou à des sentiers trop étroits pour y poser le pied. Les repaires des animaux étaient situés tantôt sur la cime la plus élevée des montagnes, tantôt au fond des ravins.

Enfin, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée. — Là s'élevaient de magnifiques bouquets d'arbres que Guillaume me montra d'un air mystérieux et pensif. — Méfions-nous, me dit-il, car c'est dans ces nids de verdure que viennent souvent se reposer nos féroces ennemis.

En effet, à peine avions-nous fait vingt pas que nous aperçûmes une panthère qui s'apprêtait à fondre sur nous. Nous épaulâmes, attendant que l'animal se fût découvert et alors, tirant ensemble, nous foudroyâmes l'animal, qui tomba mort sans pousser un cri. Mais le bruit de la détonation avait fait sortir de leurs repaires d'autres bêtes féroces.

Nous avions promptement rechargé nos carabines et bientôt quatre des plus acharnés restèrent sur le gazon.

Nous n'avions plus rien à faire dans ce repaire, et nous revînmes camper à notre bivouac. Là, Guillaume avait l'air tout préoccupé et manifesta plusieurs fois le désir de retourner à son domicile. Cependant, comme il se faisait tard, nous nous réinstallâmes et fîmes un grand feu.

Au point du jour, nous vîmes notre petit

Jaco. Il venait nous prévenir que nous devions être attaqués par l'ennemi.

En entendant les paroles de Jaco, Guillaume s'écria : Eh bien ! reprenons le *flingo* ! et en avant.

Mes amis, reprit Jaco, le chef des tigres, le fameux *Bengali*, a juré de vous dévorer ! C'est donc de lui que vous devez vous méfier avant tout ! — Or, selon moi, le seul moyen de le vaincre, c'est de le surprendre dans son repaire avant qu'il en soit sorti ; si vous le voulez je vous y conduirai.

Guillaume, avec une ardeur fébrile, accepta cette proposition, bien que je m'y sois opposé, sans trop savoir pourquoi, il est vrai.

Nous partîmes donc, guidés par Jaco, et nous arrivâmes bientôt au repaire du fameux *Bengali*, ainsi nommé parce qu'il était originaire du Bengale. Mais nous, qui croyions le surprendre, nous fûmes fort étonnés de le voir embusqué dans un fourré et prêt à fondre sur celui de nous qui s'avancerait le premier pour l'attaquer.

Nous examinâmes nos armes pour nous assurer qu'elles étaient chargées et en bon état, et je m'apprêtais à attendre l'attaque du tigre, lorsque je vis Guillaume, emporté par son courage, aller résolument au-devant du terrible ennemi que nous étions venu combattre. Alors la bête féroce, en le voyant s'avancer, darda sur lui ses yeux jaunes, se tenant arc-bouté sur ses pattes de devant et prête à bondir sur lui.

Guillaume, oubliant toute prudence, fit feu, mais avec trop de précipitation, car le Bengali, n'étant que légèrement blessé, s'élança avec un rugissement sourd sur mon pauvre ami, qui, se voyant perdu, rejeta sa carabine, et saisit son poignard cherchant, mais inutilement, à éventrer le féroce animal.



Guillaume avait plusieurs fois blessé le tigre ; de mon côté, je l'avais déjà visé à plusieurs fois. Enfin, le tigre leva la tête, je lâchai alors la détente, et la balle, pénétrant dans un œil, tua raide cette dangereuse bête.

Mais hélas ! quand je pus dégager mon pauvre ami, il était mourant ; il me serra la main, en m'adressant un dernier regard qu'il cherchait à rendre souriant, et rendit sa bonne et digne âme à Dieu !.....

Vous ne sauriez vous imaginer ma douleur en présence de la mort de ce digne Guillaume, que je ne devais plus revoir !

## XV

Le radeau. — J'arrive sur une côte déserte. — La montagne. — Le froid. — Le précipice. — Le pays des Ours. — Poli comme un ours.

Le désespoir s'empara de moi, et je n'eus plus qu'une idée fixe : confier ma destinée à la mer. Pour accomplir ce projet il me fallait construire une embarcation, et je résolus de parcourir la forêt afin de trouver des arbres propres à la fabrication d'un bateau.

Après quelques jours de recherches je découvris de gros lièges, dont l'écorce pouvait me permettre de construire un canot capable de tenir la mer.

Les outils ne manquaient pas dans la grotte : mon pauvre Guillaume en avait réuni là une véritable collection. Bientôt après ma découverte, j'avais transporté au bord de la mer tous les outils nécessaires pour construire mon embarcation. Mais après mûres réflexions, et reculant devant les difficultés sans nombre que m'occasionnerait la construction d'un bateau, je m'arrêtai à la simple fabrication d'un radeau.

Alors, ce plan arrêté, j'eus bientôt fixé deux couches de liège sur six larges planches

servant de fond. Je posai par dessus une deuxième rangée de planches et rivai le tout ensemble ; puis j'entourai mon radeau d'une forte et solide balustrade à hauteur d'appui, afin d'éviter d'être enlevé par une bourrasque ou par les vagues. Ce radeau me coûta beaucoup moins de temps qu'il ne m'en eût fallu pour construire toute autre embarcation. Quand je le vis achevé, je l'attachai à un câble et le laissai glisser à la mer. Je le laissai ainsi quelques jours, pendant lesquels je remplis une grande caisse de provisions pouvant me nourrir au besoin pendant un mois. Je plaçai dans des caisses spéciales les outils nécessaires pour construire, en cas de besoin, une autre embarcation, et je n'oubliai pas mes effets particuliers, et surtout ma chère casquette contenant toute ma fortune et mon identité. Tous ces préparatifs terminés et les caisses transportées au bord de la mer, je remplis des petits barils d'eau douce, destinés à servir de lest à mon radeau. Cette eau devait être remplacée par de l'eau de mer, au fur et à mesure qu'un tonneau serait vide, afin de conserver le lest nécessaire.

Arrivé au bord de la mer, je détachai le câble qui le retenait, et m'élançai sur le radeau.....

Me voilà donc encore une fois sur cette mer capricieuse, qui souvent ne fait qu'une bouchée des plus immenses vaisseaux... de ces vaisseaux construits de façon à défier les plus violentes tempêtes, commandés par les meilleurs capitaines et manœuvrés par un nombreux et habile équipage ;.... tandis que moi, qui n'avais pas à ma disposition tous ces avantages, qu'allais-je devenir sur mon radeau construit de la manière la plus rudimentaire ?

Le temps était assez beau cependant et je n'avais pas trop à m'en plaindre, mais je voyais sans cesse les marsouins, les requins, les baleines et les cachalots évoluer



en jouant autour de moi, et je ne vivais qu'avec la crainte perpétuelle qu'un de ces monstres marins ne fit chavirer mon radeau en le touchant du bout de sa queue. Les requins surtout me suivaient avec une persistance de mauvais augure, comme des convives affamés, et semblaient se dire en me regardant :

— Le couvert est mis, est-ce que nous allons bientôt nous mettre à table ?

A plusieurs reprises je vis une voile à l'horizon, ou le noir panache d'un vapeur fuyant à toute vitesse, mais sans avoir la chance d'être aperçu d'eux.

Enfin, le vingt-deuxième jour !... toujours debout, mes vêtements trempés et ma fatigue extrême me firent résoudre à débarquer sur une petite plage entourée de rochers, devant laquelle je me trouvais. Je mis donc pied à terre, dans l'espoir de rencontrer des êtres humains, mais je ne tardai pas à voir combien je m'étais trompé.

Prenant le parti de me reposer jusqu'au lendemain, je me réfugiai dans le creux d'un rocher, où j'allumai un grand feu pour sécher mes vêtements, mes couvertures et mes membres engourdis... et aussi pour ne pas geler pendant la nuit, car le froid se faisait terriblement sentir ; puis, mes armes bien chargées, je me confiai à la Providence pour me sauvegarder.

Le lendemain, je me remis en route pour explorer le pays ; mais bien résolu à ne pas perdre de vue mon radeau, duquel j'avais débarqué tout ce qui était susceptible de se détériorer au contact de l'eau.

Après avoir marché quelques heures sur une terre aride, j'arrivai à une forêt vierge, où, à plusieurs reprises, je fus obligé de me frayer un chemin la hache à la main, ce qui me demanda beaucoup de temps, et je remarquai que plus j'avancais, plus le froid augmentait. Enfin, après bien des

efforts, j'arrivai au bord d'un sentier qui conduisait au sommet d'une immense montagne. Je m'arrêtai alors, épuisé de fatigue, et pris quelque nourriture. Après une heure de repos, je commençai l'ascension de la montagne, résolu à mener à bonne fin mon excursion, afin de savoir à quoi m'en tenir, et à retourner vers mon radeau si j'arrivais à ne pas conserver l'espoir de sortir de ma situation.

Le sentier tournait sur lui-même comme un labyrinthe, tantôt suspendu au-dessus d'abîmes dont je ne pouvais mesurer la profondeur, tantôt s'enfonçant à travers les flancs de la montagne, sous des tunnels qui me faisaient pâlir tout à la fois, et de terreur et d'admiration ; de temps à autre le chemin disparaissait sous la neige (car je commençais à entrer dans le pays des neiges et des glaces), ce qui me causait le plus cruel embarras, ne sachant où poser le pied, dans la crainte de glisser dans un précipice...

Cependant l'horizon était splendide, partout autour de moi, et aussi loin que pouvait plonger ma vue, au-dessus des rocs énormes et dans le vague profond des gouffres, la neige se moulait sur les moindres saillies, puis, tournoyant sous le souffle du vent, les flocons de neige venaient fouetter mon visage d'une façon, je vous l'assure, très désagréable.

La nuit allait venir, et je tremblais à l'idée de la passer dans ce dangereux sentier, sans oser faire un pas. Tout à coup je crus entendre le sourd grognement d'une bête féroce ! J'écoutais ! Mais le bruit ne s'étant pas renouvelé, je pensai m'être trompé et continuai ma route. Quelques instants après je me trouvais devant une petite grotte creusée dans le roc par la nature, je me hasardai à y entrer, et, n'y voyant rien qui pût nuire à ma sûreté, je bénis le ciel de m'avoir fait rencontrer un



tel refuge, et je me disposai à y passer la nuit. J'allais donc battre mon briquet pour chercher à allumer du feu, lorsque le grognement que j'avais déjà entendu se renouvela, cette fois très clairement, et ce grognement était, à ne pas s'y méprendre, celui d'un ours!... Je n'étais pas seul dans la grotte!... En effet, quand ma vue se fût habituée à la demi-obscurité qui y régnait, j'aperçus deux ours!... Je ne saurais vous décrire l'effroi qui s'empara de moi à cet aspect; le mâle et la femelle vont venir et je serai, me disais-je, infailliblement dévoré par cette intéressante famille!

Cette réflexion m'empêcha de perdre totalement ma présence d'esprit. Mourir pour mourir, me dis-je, je préfère courir le risque de tomber dans un précipice à celui d'être dévoré. Aussi, abandonnant mon refuge, je courus droit devant moi comme un fou et sans prendre aucune précaution; mais, après quelques minutes de cette course insensée, je me trouvai au détour du sentier, face à face avec une ourse énorme. A cette vue je restai un moment comme pétrifié, mais je repris aussitôt mon sang-froid et tirant mon poignard j'attendis l'ennemi de pied ferme.

Après m'avoir lentement et sournoisement examiné, l'animal, se levant sur ses pattes de derrière, s'avança vers moi en se dandinant d'un air paternel, et au moment où il allait m'enlacer dans ses pattes de devant comme pour m'embrasser, je lui plongeai mon arme dans le cœur. L'ourse poussa un rugissement formidable et tomba lourdement sur la neige.

J'avais lu dans des relations de voyages que les paysans russes chassent ainsi l'ours; j'employai donc leur système, et vous voyez qu'il me réussit complètement.

Je me préparais à dépouiller avec le plus grand soin la peau de ce superbe animal, dont la riche et chaude fourrure

me deviendrait si utile en bien des circonstances, lorsque je me sentis tout à coup glisser dans un précipice, et cela avec une telle vitesse que, malgré le froid, je m'évanouis complètement.

Combien de temps mon évanouissement dura-t-il? C'est ce que je ne saurais dire; toujours est-il que, lorsque je revins à moi, il faisait jour et que je me trouvais dans une vallée bordée par d'immenses rochers et par la haute montagne sur laquelle j'avais failli être dévoré la veille.

Ma chute avait été un bienfait pour moi, car j'avais glissé sur un tapis de neige sans me faire le moindre mal. Mon premier soin fut de tâter mes poches pour m'assurer que je n'avais rien perdu dans ma descente miraculeuse, et je reconnus avec joie que rien ne me manquait et que ma casquette, qui renfermait toujours dans sa coiffe ma petite fortune, n'avait souffert aucune avarie.

La vallée dans laquelle je me trouvais avait un aspect désolant: une épaisse couche de neige couvrait le sol aride et formait aux saillies des rochers une blanche enveloppe, d'où sortaient de longues girandoles de glace. Ce décor grandiose d'une âpre et rude nature, étincelant aux rayons d'un soleil levant, était d'un effet splendide et imposant, qui contrastait singulièrement avec la tristesse de la vallée. De ci, de là, de grands houx aux feuilles vertes et aux baies d'un si beau rouge; des genêts d'un vert sombre et de fines bruyères; puis des genévriers aux aiguilles bleuâtres; de maigres pins que le vent balançait au moindre souffle; des fougères tapissant les rochers et des mousses se montrant timidement en certains endroits sous la neige...

Je ne pouvais songer à rester dans cette vallée déserte et n'aboutissant à aucune issue; le seul moyen d'en sortir était de



me remettre à gravir la montagne. Aussi j'entrepris mon ascension, et quelques heures après j'en atteignais le sommet, sans avoir cette fois fait de mauvaises rencontres.

J'eus le bonheur d'y trouver des branches mortes et des broussailles, auxquelles je m'empressai de mettre le feu afin de me réchauffer, car je vous assure que j'en avais le plus grand besoin. Mais qu'elle ne fut pas ma terreur en voyant une douzaine d'ours se diriger de mon côté, attirés qu'ils étaient par les flammes !... spectacle tout nouveau pour eux.

Mon premier mouvement fut de saisir ma bonne carabine ; mais à peine la tenais-je dans mes mains que j'étais entouré par ces monstrueux animaux, qui, ne comprenant rien à mon langage, jugèrent bon de me conduire devant leur chef, et cela, je dois le dire, avec une politesse à laquelle j'étais loin de m'attendre.

— Oh ! oh ! dit le chef en anglo-américain, voici un Européen... qui es-tu ?

— Un capitaine de la marine marchande, perdu dans ces parages, qui me sont inconnus...

— D'où viens-tu ?

— De France...

— Oui, c'est possible, fit le chef, auquel je répondais dans son langage.

« Eh bien ! nous allons te présenter au *Grand-Ours*, le roi des montagnes ; il ne sera pas fâché de faire ta connaissance.

J'avoue que je n'étais pas trop rassuré, car je me disais : — Peut-être que s'ils sont polis avec moi, c'est pour me garder pour la bonne bouche de leur roi !....

AUGUSTE WARÉE.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LA JOIE DE LA MAISON

(Suite.)

Nous n'apprendrions rien de nouveau à nos lecteurs en leur répétant les mutuelles confidences de nos jeunes amis.

Seulement, comme ils achevaient leur conversation, un bruit de branches se fit entendre tout à coup à peu de distance.

Les trois enfants échangèrent aussitôt des regards effrayés.

— C'est peut-être un loup, dit tout à coup Jules qui avait entendu lire plus d'une fois la belle histoire du Petit Chaperon rouge.

— Oh ! non, bien sûr, papa nous a dit qu'on n'en avait jamais vu dans le pays, répondit Marie qui, ainsi que Marinette et Jules, s'était mise immédiatement sur pied et se serrait contre les autres.

Le taillis s'ouvrit en ce moment pour livrer passage à un animal d'un aspect formidable. Les trois enfants poussèrent un cri qui fut immédiatement suivi d'un éclat de rire. Le terrible animal n'était autre que Sultan qui faisait triomphalement son apparition.

Si les trois enfants ne pouvaient vivre les uns sans les autres, Sultan, lui, ne pouvait vivre sans les enfants. — Garder la ferme n'était pas sa grosse affaire. — Après s'être montré inquiet depuis la veille au soir en voyant qu'on le privait de Marinette, il était entré dans une grande désolation en s'apercevant qu'on lui avait de surplus escamoté Marie et le petit Jules. Aucune considération n'avait pu dès lors le retenir, et il était parti à leur recherche sans demander avis à personne. Il avait repris tout droit le chemin du château de la Roche, et comme il était d'une intelligence exceptionnelle, il avait évité la grande porte, afin qu'on ne l'arrêtât pas au





passage, et s'était littéralement faulé par les communs, qui restaient toujours ouverts pour le service du château. Entré dans le parc, il avait immédiatement retrouvé la piste de ses petits maîtres. Il s'était alors jeté à droite et à gauche pour les caresser et leur faire ainsi une part égale de ses amitiés. Puis relevant la tête et fléchissant sur ses pattes de derrière, il s'était mis à les lutiner pour les engager à jouer et à courir avec lui. Le plus singulier, c'est qu'il avait l'air de les attirer vers la porte de sortie comme pour leur dire :

— Voyons, est-ce que nous n'allons pas retourner chez nous tous ensemble.

Et, chose remarquable, c'est que Sultan se livrait à ce manège sans pousser le plus petit cri, le moindre aboiement, tant il comprenait qu'il n'était là que par contrebande et devait agir avec mystère. Sa pantomime était tellement expressive que Marie ne put s'empêcher de le remarquer et de s'écrier :

— Sultan est-il drôle ! On dirait qu'il nous montre le chemin de la ferme et qu'il nous engage à y retourner avec lui.

Marinette devint rouge comme une pivoine en entendant cette simple observation, tant elle répondait à l'idée qui l'obsédait depuis la veille, et qu'elle eût mis à exécution si elle n'avait eu peur de se trouver toute seule sur une grande route. Mais avec ses petits compagnons, et surtout avec Sultan, elle se trouvait brave et prête à entreprendre le voyage de la ferme des Champeaux.

— Au fait, si nous nous en allions, pour retrouver papa et maman ?

— Oui ! oui ! dit Marie ; seulement il faudrait nous sauver en cachette, car si la dame nous voyait, bien sûr qu'elle nous empêcherait de partir.

— Eh bien, il faut attendre qu'il fasse nuit, dit Marinette.

— C'est ça, nous attendrons qu'il ne fasse plus clair du tout.

— C'est que moi, j'ai peur la nuit, fit observer le petit Jules.

— Nous partirons un peu avant : dans tous les cas nous serons avec Sultan, qui est fort comme un lion, — c'est papa qui l'a dit, — et qui mordrait tous ceux qui voudrait nous faire du mal, dit Marinette.

Sultan, à qui s'adressaient ces paroles flatteuses, y répondit par un grognement de satisfaction, pour affirmer qu'on pouvait compter sur lui.

— Quand nous aurons diné, reprit Marinette, nous irons censé pour jouer au jardin, et tout de suite nous nous sauverons tous ensemble ; par exemple il ne faudra pas nous perdre.

— Moi, je reconnaitrai bien le chemin, répondit Marie.

— Et moi aussi, ajouta Jules.

— Et puis, poursuivit Marie, il y a Sultan qui le connaît mieux que nous, le chemin, et qui nous ramènera toujours bien à la ferme. N'est-ce pas, Sultan ?

Sultan secoua sa grosse tête pour répéter une seconde fois que l'on pouvait compter sur lui.

Madame de Bernay, qui n'entendait plus les enfants depuis un quart d'heure, crut devoir se mettre à leur recherche pour savoir ce qu'ils étaient devenus. Elle les découvrit bientôt, se tenant sous le bras et marchant à pas comptés sous la surveillance de Sultan. Les enfants rougirent un peu en l'apercevant, comme s'ils craignaient d'avoir été entendus par elle. — Il n'en était rien.

— Vous vous promenez bien tranquillement, ce me semble.

— C'est que nous avons beaucoup joué tout à l'heure, dit vivement Marinette.

— Le jeu est une bonne chose, et il faut le continuer dit madame de Bernay.



Se tournant alors du côté de Sultan, qui la regardait du coin de l'œil avec une certaine défiance.

— Te voilà revenu, mon bon chien ; il paraît que tu ne peux pas vivre loin de tes petits maîtres ? Eh bien, joue avec eux, mon brave Sultan.

Et madame de Bernay caressa l'animal qui resta néanmoins un peu froid.

— Jouez bien, reprit-elle, afin de gagner un gros appétit ; car le dîner sera prêt avant une heure. — Quant à toi, Sultan, je vais donner des ordres pour qu'on te fasse une pâtée délicieuse !.... Ah ! j'allais oublier de vous avertir qu'on sonne la cloche pour le dîner aussi bien que pour le déjeuner, et qu'il faudra revenir au château chaque fois qu'elle se fera entendre. C'est convenu, n'est-ce pas, mes petits amis ?

— Oui, madame, bien certainement, répondit Marie.

Madame de Bernay s'éloigna, heureuse de constater que Marinette avait enfin repris sa gaieté et ses joues roses.

Dès que les enfants se retrouvèrent seuls, ils continuèrent de s'entretenir de la grande évasion qu'ils devaient accomplir le soir même.

La cloche du dîner, qui ne tarda guère à se faire entendre, les fit courir à table, où tous mangèrent cette fois si abondamment que madame de Bernay ne put s'empêcher de leur en témoigner sa satisfaction :

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle, c'est ainsi que je vous aime.

Le dîner s'était un peu prolongé et on se levait à peine de table, quand le domestique annonça qu'un homme, auquel madame de Bernay avait donné rendez-vous, attendait qu'elle voulût bien le recevoir.

Cet homme dirigeait la ferme qui dépendait du château, et il désirait s'entendre avec sa propriétaire au sujet d'un nouveau bail qu'il voulait lui proposer. Madame de

Bernay se leva de table en même temps que les enfants à qui elle dit très affectueusement :

— Retournez au jardin en attendant qu'il soit l'heure de vous coucher, à moins cependant que vous n'aimiez mieux monter là haut feuilleter les beaux livres à images que j'ai achetés à votre intention.

— Nous aimons mieux aller jouer au chat perché, dit vivement Marie.

— Comme il vous plaira, seulement ne vous éloignez pas trop.

Les enfants coururent au jardin où ils retrouvèrent Sultan qui digérait au grand air en les attendant.

Marie, Marinette et Jules, qui s'étaient éloignés à cloche-pied, en se tenant par la main, dans l'unique intention de tranquilliser l'esprit de ceux qui pouvaient avoir mission de les surveiller, s'arrêtèrent tout à coup derrière une haute charmille qui masquait une partie des communs qui se trouvaient de ce côté.

— Maintenant qu'on ne peut plus nous voir, il faut vite nous en aller chez papa et maman, dit tout bas Marinette.

— Tout de suite ! répondit Marie sur le même ton.

— Vois-tu, nous allons prendre par là ; il y a une petite porte qui donne sur la ruelle et qui est toujours ouverte.

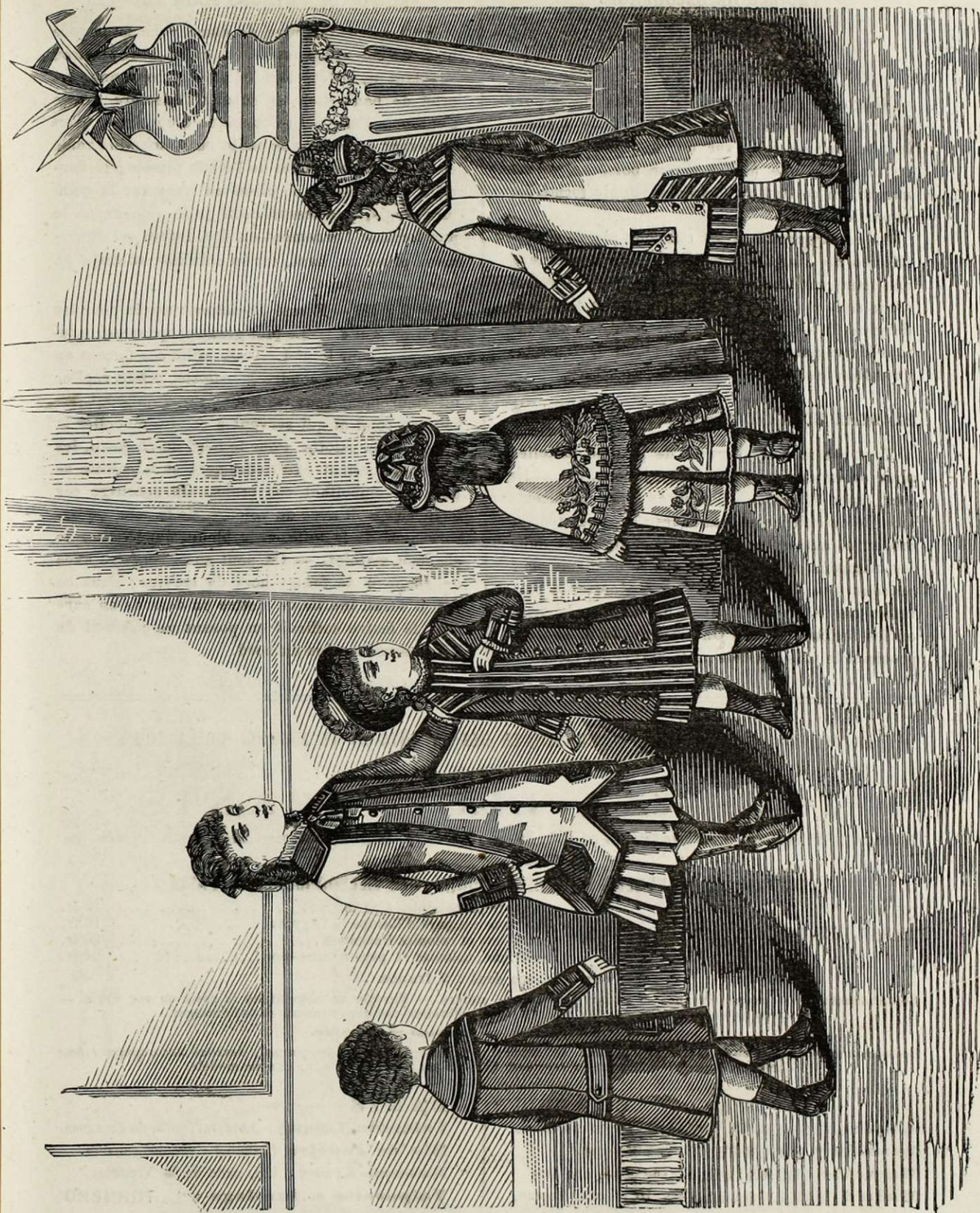
Marinette, avant de s'éloigner, regarda fixement Sultan en mettant un doigt sur sa bouche, et tous quatre, rasant la charmille et amortissant leurs pas, arrivèrent dans la ruelle sans avoir rencontré personne.

Quelques minutes plus tard, ils avaient gagné un chemin creux qui, à peu de distance, suivait la même direction que la route.

GEORGES FATH

(La suite au prochain numéro.)







FEUILLE DE DÉCOUPAGES

LE TRAIN DE PLAISIR

CINQUIÈME PLANCHE. — LES WAGONS.

Wagons de première et de seconde classe pour composer le train de plaisir. La partie formant le plancher se colle sur un morceau de carton, ou bien sur une planchette en bois, et, mieux encore, en collant un *tasseau* à l'angle formé par la partie repliée.

On remarquera que les tampons placés à l'extrémité de chaque wagon sont plus volumineux que leur grandeur réelle : c'est afin qu'ils soient assez solides pour pouvoir les entourer d'un bout de gros fil. — Pour former le train, on attache tous les wagons à la suite l'un de l'autre, en nouant ensemble les bouts de fil.

PLANCHE BLEUE (*Dessins de dentelles au crochet*).

Tous ces modèles servent de petites dentelles pour orner des cols, pantalons, jupons, etc... Ils sont, pour la plupart, composés avec les lacets-amande de différentes grandeurs : les mignardises croket et autres fantaisies qui se trouvent dans les magasins d'ouvrages de dames et même chez presque tous les merciers. Les chaînettes et barrettes au crochet forment le haut de la dentelle ou les festons du bas. On emploie du fil se rapprochant le plus possible de la nature du lacet.

FEUILLE DE PATRONS POUR POUPÉES

N<sup>os</sup> 1 à 7. — Costume de dame pour la poupée n<sup>o</sup> 4. Le corsage-jaquette est garni d'un plastron simulant un gilet, dont le milieu, boutonné, est orné de bouclettes en ruban ; l'encolure carrée s'entoure d'une petite ruche de crêpe lisse. Tout le devant de la jupe se taille en mousseline raide et se recouvre ensuite de l'étoffe plissée ; le derrière est à traîne et plissé en haut sur la ceinture ; puis, par-dessus cette jupe, on adapte le pan formant l'ornement du dos, lequel est également plissé en haut, sur la ceinture, et drapé en pointe sur la jupe.

N<sup>os</sup> 8 à 11. — Forme de chapeau marin pour les bébés n<sup>os</sup> 2 et 4. — Le plus grand chapeau est naturellement pour le n<sup>o</sup> 4. — On taille ces formes en carton ; et, pour coudre la calotte, il faut replier intérieurement tous les petits crans qui sont tout du rond et qui servent à coudre ou coller la bande de la calotte. Pour le bord du chapeau, les crans se replient extérieurement et la calotte se pose en emboitant ces crans. On recouvre ces chapeaux, soit avec du velours, de la soie, ou encore avec de la toile cirée bleue, pour imiter le chapeau matelot. — On peut aussi les faire avec un chapeau de feutre hors de service ; dans ce cas, il serait inutile de mettre un dessous en carton, le feutre suffirait en posant un petit fil de laiton sous le galon du bord.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU, PARIS

|                               |   |        |
|-------------------------------|---|--------|
| TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT : | Paris, Départements, Algérie .....            | 12 fr. |
|                               | Pour tous les pays d'Europe et l'Égypte ..... | 16 fr. |
|                               | Etats-Unis et colonies françaises .....       | 20 fr. |
|                               | Amérique, colonies et pays d'outre-mer .....  | 24 fr. |

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

**London :** ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.  
**Lyon :** M<sup>me</sup> PHILIPPE, 29, rue Gasparin.  
**Marseille :** BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.  
**Madrid :** BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

**Valencia (ESPAGNE) :** JANINI, calle de Zaragoza.  
**Rio de Janeiro (BRÉSIL) :** rua dos Ourives.  
**Buenos-Ayres :** 135, calle de la Victoria.  
**Valparaiso et Santiago :** L. TORNERO